

Yan Giroux

«Entre Martin et Yves, quelque chose d'hallucinant car l'acteur intègre son rôle avec une force de persuasion, je dirais, prodigieuse...»

Élie Castiel

Numéro 317, janvier 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90108ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2019). Yan Giroux : «Entre Martin et Yves, quelque chose d'hallucinant car l'acteur intègre son rôle avec une force de persuasion, je dirais, prodigieuse...». *Séquences : la revue de cinéma*, (317), 12–14.

Yan Giroux

« Entre Martin et Yves, quelque chose d'hallucinant car l'acteur intègre son rôle avec une force de persuasion, je dirais, prodigieuse... »

PROPOS RECUEILLIS
ET TRANSCRITS PAR
ÉLIE CASTIEL



Quelques courts sujets, un documentaire et un premier long métrage qui n'a nul besoin de s'affirmer puisque le résultat est probant, digne des grands noms de la cinématographie québécoise actuelle. Comme coscénariste, Guillaume Corbeil, dont on sent la coexistence harmonieuse avec Giroux; liens intellectuels qui partagent une plume aiguisée, parfois s'insérant dans le domaine de l'abstrait, fidèle au personnage dont il est question, un Yves Boisvert fictionnalisé comme s'il s'agissait d'un bouleversant et digne hommage aux images en mouvement. Rencontre.

« Je suis de ces réalisateurs qui ne font pas de la micro direction. J'ai tendance à faire confiance à mes acteurs et dans une certaine mesure, leur accorde un degré d'autonomie. Au-delà des mots, je cherche à découvrir ce qui se cache chez chaque personnage, ce qu'il a à exprimer. »

Pour un premier film de long métrage, le projet est ambitieux. Ce n'est pas aussi simple que d'aborder le genre biopic sans prendre des risques.

En fait, ma filmographie est marquée par une certaine forme de prises de risques, soit dans mes courts métrages, mes documentaires. Et lorsqu'il s'agit d'un premier long, je tiens à conserver ce même désir d'exploration, de recherche, puis même d'ambition, quelle que soit la proposition cinématographique dont il est question. Je dois avouer que j'ai eu l'appui d'un coscénariste, Guillaume Corbeil, pour encore mieux ancrer ce désir, déjà en moi, de cinéma. Oui, d'une certaine façon, vous avez un peu raison puisque le projet, d'emblée, était un peu fou, sans doute, trop fou. En revanche, l'idée me paraissait nécessaire. Il s'agit de quelque chose qu'on ne peut pas expliquer. C'est peut-être aussi de la naïveté. En

faisant un film sur quelqu'un qui a vécu une vie aussi intègre qu'intransigeante, il fallait que le film soit à la hauteur du personnage et ainsi, le plus adéquatement possible, pousser les limites du langage.

Sur ce point, Patrick Straram (alias Le bison ravi) et Charles Bukowski sont évoqués en filigrane, de façon indécible, comme si le poète appartenait à une race d'individus intemporels. D'où un arrêt intentionnel du temps.

Effectivement. Le film de Barbet Schroeder, *Barfly* (1984), inspiré de la vie de Bukowski, faisait partie de nos recherches, c'est évident. Cependant, la période de gestation du film a été si longue que nous avons constaté qu'aucune des œuvres consultées n'a eu un impact direct sur *À tous ceux qui ne me lisent pas*. Nous avons essentiellement suivi les lignes du

scénario. Ma mémoire n'est pas assez précise pour faire des citations. Après un certain temps, c'est comme un bagage qui s'accumule dans l'inconscient et c'est à partir de là que le film prend vie.

La notion de spleen traverse le film et, du coup, il y a une histoire d'amour qui, en apparence, rejoint les conventions du cinéma traditionnel. Il y a, d'une certaine façon, deux unités de ton. Est-ce de votre part une sorte de compromis avec le grand public ?

Je n'aime pas le mot «compromis» parce que lorsque je regarde le film aujourd'hui, ce n'est pas l'impression que j'ai; mais c'est sûr qu'à un certain moment dans l'écriture, on a réalisé que le moteur principal était la transmission. Et sur ce point, la présence de Dyane (Céline Bonnier) et particulièrement celle de Marc, l'adolescent (Henri Richer-Picard), me semblaient nécessaires pour exprimer cette idée. D'autant plus vrai que le spleen traversé par le personnage principal, Yves (Martin Dubreuil) va s'apaiser en fin de parcours. Une façon comme un autre d'exprimer que la solitude du poète peut en quelque sorte résonner avec les autres. Et surtout, on ne voulait pas être toujours sur la même note. On voulait que le poète lui-même apprenne quelque chose.

En revanche, lorsqu'on a choisi de suivre une voie, comme celle de devenir poète, c'est dans la souffrance, la marginalité, souvent dans la solitude qu'on l'exerce. Yves Boisvert aussi a vécu dans la marginalité. Ce qu'on voulait suggérer, c'est de promulguer une petite ouverture à l'autre pour que les deux parties puissent se comprendre, ou du moins essaient.

Votre réponse est d'autant plus intéressante qu'elle place le personnage de Dyane dans une sorte de défi. Elle, illustratrice, ayant réussi dans le milieu, d'une classe sociale peut-être plus élevée, tombe amoureuse d'un poète. En quelque sorte, réalisant une fantaisie sans doute inconsciente.

C'est vrai ce que vous dites. Ce sont deux univers qui, d'abord, se confrontent, mais ensuite se stimulent. Donc, il ne s'agit pas seulement du côté amoureux, mais aussi du côté créatif que les deux personnages partagent, surtout dans le cas du célèbre *Les chaouins*. En fait, le personnage de Dyane est inspiré de la vraie Diane Gagnon. Dyane, dans le film avec un y et dans la vraie vie avec un i.

La présence de Marc est l'exemple parfait de la transmission de certaines valeurs artistiques, d'autant plus que l'adolescent n'est pas comme les jeunes de son âge.

Oui, en effet. Et dans un sens, il a une notion de la maturité plus vive que sa mère et le personnage d'Yves. C'est celui par qui une certaine sagesse arrive. Un point, cependant, Diane avait aussi une

filles, mais il n'est pas question d'elle dans le film; et le jeune représenté est un mélange du vrai Marc et de moi-même. Et beaucoup également de mon coscénariste Guillaume.

Est-ce qu'il a été facile de convaincre les institutions subventionnaires pour finalement tourner le film ?

Nous avons travaillé sur le scénario en amont pendant longtemps. Le projet a été retenu immédiatement et sur ce point, nous avons été très chanceux. D'ailleurs, la SODEC était très enthousiaste à l'idée d'un tel projet.

Le titre du film est d'autant plus énigmatique qu'il exprime une double résonance: ceux qui ne lisent point comme ceux qui ne lisent pas la poésie.

On a eu comme titre de travail *Les chaouins*, qui était le recueil de poèmes de Boisvert. Mais je le trouvais trop limitatif en ce qui a trait à l'ampleur du propos. Et c'est un titre pas assez littéraire, comme un mot inventé de toute pièce et qui ne peut qu'attirer les inconditionnels de l'œuvre du poète. Il y a aussi une certaine défiance lancée au public que je trouve moi-même salutaire et pourtant pas agressive.

Et puis, Martin Dubreuil, en voie, si ce n'est pas déjà fait, de devenir l'une des vedettes masculines le plus en demande dans le cinéma québécois. Véritable bête de scène, il s'ajuste à ses différents rôles avec une aisance entre l'éclat et l'abandon.

Je suis de ces réalisateurs qui ne font pas de la *micro direction*. J'ai tendance à faire confiance à mes acteurs et dans une certaine mesure, leur accorde un degré d'autonomie. Au-delà des mots, je cherche à découvrir ce qui se cache chez chaque personnage, ce qu'il a à exprimer. C'est une question de sens-

—
Un degré d'autonomie





tion difficile à expliquer. Avec Martin, il était évident que le rapport entre lui et la caméra n'avait plus aucun secret. La symbiose, le lien et l'unité dans le parcours n'en feraient qu'un. D'ailleurs, Martin Dubreuil est un autodidacte du jeu. Il a tout donné en s'exprimant dans tous les courts métrages possibles et inimaginables. Il a aussi un parcours de vie marqué par l'excès, ce qui parfois peut rendre service. Entre Martin et Yves, quelque chose d'hallucinant car l'acteur intègre son rôle avec une force de persuasion, je dirais, prodigieuse.

Après cet essai dans le biopic très bien réussi, est-ce vous seriez intéressé par d'autres personnages qui sortent de l'ordinaire ?

Le fait que *À tous ceux qui ne me lisent pas* est une biographie demeure un pur hasard. Je pars toujours à partir d'une idée que j'ai en tête, parfois issue d'observations, de discussions entre amis... et surtout d'impressions fortes en moi. Faire un film demande toujours tellement de temps que je ne construis jamais mes films à partir d'une idée abstraite. Il faut que ça soit toujours profondément ancré en moi pour que je puisse le porter pendant des années et le réaliser, et puis le défendre dans les années qui suivront. Dans ce cas-ci, quand j'ai su que Boisvert était malade, j'ai senti cette urgence d'exprimer ma tristesse, ou plutôt mon désarroi. C'est aussi l'une des bases du film que certains qualifieront d'hommage. J'avais cette impression de nécessité. Avec Guillaume, nous avons plusieurs projets qui vont dans d'autres directions. On verra pour la suite.

Que pensez-vous de cette nouvelle tendance des institutions québécoises à produire trop de films pour un si petit pays comme le nôtre ?

Je crois que les institutions sont à la recherche de la voix qui va finalement concilier grand public et cinéma d'auteur, alliant du même coup les diverses classes de spectateurs. On n'y peut rien. Mais ce qui est important de dire, c'est bel et bien que les structures d'éducation et de distribution ne sont pas adaptées à ce qu'on produit. Donc, des œuvres sont produites et du coup disparaissent. Il y a des films québécois qui ne sont même pas disponibles en location même s'ils datent de seulement trois ans. Je dois souvent me fier à iTube. Je sais que la réflexion est en cours depuis plusieurs années, mais je trouve que l'accessibilité est problématique car on investit trop d'argent dans la production, au détriment de la visibilité des œuvres. Le cinéma doit vraiment faire partie d'un certain cursus scolaire, au secondaire et au collégial. Une partie importante et essentielle de notre pluralité culturelle. ▲